



# Affreux, sale et mauvais : Verlaine, conférencier en Belgique

COMMUNICATION DE JEAN-BAPTISTE BARONIAN

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 10 MAI 2008

**E**n 1893, Paul Verlaine a quarante-neuf ans et, après avoir été longtemps dédaigné et ignoré, il est devenu une vedette du landerneau parisien. Tout le monde le connaît, tout le monde l'admire et voit en lui, depuis la mort de Victor Hugo en 1885, le plus grand poète français vivant, loin, très loin devant François Coppée et Leconte de Lisle, et même de Stéphane Mallarmé jugé trop obscur. La réputation de Verlaine a d'ailleurs traversé les frontières françaises. Oscar Wilde, George Moore, Henry James, Eça de Queiros ou encore Gabriele D'Annunzio font partie de ses thuriféraires, alors que Henrik Ibsen, lui, se déclare prêt à venir à Paris pour le saluer personnellement et lui rendre hommage de vive voix.

Des thuriféraires, Verlaine en compte aussi de nombreux parmi les écrivains belges, en particulier Émile Verhaeren, Max Elskamp, Charles Van Lerberghe, Georges Rodenbach, Albert Giraud et Maurice Maeterlinck lequel a assisté au Vaudeville à Paris, en 1891, à la représentation de *Les Uns et les Autres*, une des seules pièces de théâtre qu'il a écrites et qui a paru dès 1884 dans le recueil *Jadis et Naguère*. Ils lui disent tous qu'ils aimeraient vivement le recevoir en Belgique et lui assurent qu'il pourrait y donner avec succès une série de conférences sur ses œuvres. Contre monnaie sonnante et trébuchante, il va sans dire, sachant fort bien que, malgré son immense notoriété, il est démuné et que le peu d'argent qu'il gagne lui file toujours entre les doigts et profite surtout à ses maîtresses, tantôt la fielleuse Philomène Boudin, tantôt l'intraitable Eugénie Krantz. Et sachant fort bien aussi que sa santé est précaire, qu'il souffre sans cesse d'un érysipèle infectieux de la jambe droite et qu'il se déplace avec d'énormes difficultés.

Cette proposition enchante Verlaine. Quelques mois plus tôt, invité par un

libraire francophile de La Haye, il a effectué une tournée similaire en Hollande et il en a gardé d'excellents souvenirs. D'ailleurs, comme pour se divertir et oublier ses maux, il a entrepris de relater ce voyage dans un petit livre badin qu'il espère publier prochainement. Une question pourtant le chiffonne : est-ce qu'il est toujours sous le coup de l'interdiction de séjour en Belgique à laquelle il a été condamné, en janvier 1875, après avoir obtenu son exeat de la prison de Mons ? Il interroge Edmond Picard, le fondateur de la revue *L'Art moderne*, qui se hâte de tranquilliser et de lui promettre qu'au lieu d'être inquiété, il sera au contraire reçu comme un dieu — le dieu incarné de la poésie. Et bientôt avec son ami Octave Maus et tout le gratin des lettres belges, Edmond Picard met sur pied un comité d'organisation.

C'est le samedi 25 février 1893 que Verlaine débarque à Charleroi, une ville où il est venu pour la première fois en compagnie de Rimbaud en 1872, très peu de temps après avoir abandonné à Paris sa femme et son fils. Il y est accueilli par Jules Destrée qui l'emmène chez lui à Marcinelle et veille à ce que son hôte ne manque de rien. Le lendemain, à l'Eden-Théâtre, il parle de la poésie contemporaine et récite certains de ses vers devant un public nombreux, mais plutôt surpris d'entendre des propos souvent incohérents, voire totalement incompréhensibles. Un « succès de bon aloi », écrira Verlaine dans *Onze jours en Belgique*. La conférence terminée, il se retrouve avec Jules Destrée et son entourage dans un café des environs. On parle d'abord de littérature, puis, de fil en aiguille, de politique et de socialisme. Là-dessus, Verlaine s'énerve et, à la fois par provocation et par ignorance, tient un discours anarchiste qui laisse l'assistance médusée.

Le 27, il est à Bruxelles. Celui qui est chargé de l'accueillir à la station du Midi, comme on disait alors, est Henry Carton de Wiart. Né en 1869, il est un des principaux pionniers de la démocratie chrétienne en Belgique où il a fondé, deux ans plus tôt, le journal *L'Avenir social*. Il est dynamique, très patriote, avocat déjà réputé nonobstant son jeune âge et, somme toute, assez tolérant. Néanmoins, voir Verlaine débarquer dans des vêtements crasseux le consterne. « Quand je le vis descendre du train, note-t-il dans ses *Souvenirs littéraires* (1939), enveloppé d'une écharpe en guise de cache-nez, je crus pouvoir lui conseiller de se nantir d'un faux-col afin de ne pas offusquer le public élégant qu'il allait affronter. » Et Henry Carton de Wiart d'ajouter : « Nous nous mîmes en quête de cet accessoire de

toilette. Il avait l'encolure très forte et nous visitâmes plusieurs magasins de la rue Neuve avant que de découvrir un faux-col à sa mesure. Il était ravi de se voir si beau... »

Le soir, à la salle du cercle Léon XIII, rue des Paroissiens, Verlaine arrive en retard à sa conférence et, qui plus est, passablement éméché, après avoir pris un bon repas avec « l'ancienne équipe de *La Jeune Belgique* ». Pour comble, en se dépêchant, il trébuche sur une marche de l'estrade, tombe par terre, sème ses papiers çà et là. Quand il se remet debout, tant bien que mal, et commence à parler, son élocution est tout juste audible. Une partie des spectateurs, polie et respectueuse, fait semblant d'être conquise. Une autre, moins obligeante, quitte la salle avant la fin. Avec « les mines et les gestes d'une réprobation à peine discrète », précise Henry Carton de Wiart. Et la conférence est un fiasco.

Le lendemain, au banquet qui lui est offert chez Edmond Picard, Verlaine n'est pas meilleur, et il ne l'est pas davantage à Anvers, le jour suivant, au Cercle artistique en présence cette fois de Max Elskamp et d'Henry van de Velde. Ni non plus le 2 mars, de nouveau à Bruxelles, à l'Exposition des XX, ce fameux aréopage qui réunit, entre autres, le même Henry van de Velde, James Ensor, Fernand Khnopff ou encore Théo Van Rysselberghe et qui sera dissous en novembre de cette même année 1893. Sa prestation est si mauvaise que l'assistance le chambre. « Le public s'était serré autour de lui pour saisir les paroles murmurées qui tombaient d'un gosier aphone, écrit Henry van de Velde dans *Récit de ma vie* (1992). Qui d'entre nous ne ressentait la part de responsabilité qui lui incombait dans la honte d'avoir laissé choir un divin poète à un degré tel de misère ? L'image qu'avait devant lui ce public élégant était aussi pitoyable que celle de quelque brocanteur misérable, rendu à la rue après une heure de pose dans l'atelier de Raffaëlli ! »

Pour sa part, Armand Thiéry rapporte dans la *Revue générale* d'avril 1893 à propos de cette conférence aux XX : « L'auteur se laisse aller à se raconter lui-même ; et, ce qui vaut mieux, il ose se raconter pauvrement, véridiquement, sans se préoccuper de se composer un personnage, sans s'inquiéter de puiser aux petites clartés feintes de l'imagination d'autrui. — Et toute cette conférence n'est que cela : une lente causerie confiante et abandonnée, — d'une minable humilité, — à voix sourde et profondément expressive. L'homme s'y révèle sans coquetterie, sans

afféterie de poète. — C'est le Verlaine pauvre de tout, malade, affaibli, miséreux, résigné et doux, le Verlaine tel que nous le rêvons après l'avoir lu naïvement en nous complaisant à la fine bonhomie de son parler. »

Le 3 mars, c'est en goguette que Verlaine se présente au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, derrière le théâtre du Parc, escorté par Henry Carton de Wiart, Albert Giraud et Iwan Gilkin. À cette occasion, il est carrément nul, hésitant, bredouillant, se perdant dans ses manuscrits griffonnés à toute vitesse, confondant tout, ses propres vers, ceux de Villon, d'Hugo, de Baudelaire et de Mallarmé, et racontant à peu près n'importe quoi. Le public en reste pantois.

Son périple belge, Verlaine le poursuit le 4 mars à Liège. Après avoir déposé son bagage à l'Hôtel du Chemin de fer, en face des Guillemins<sup>1</sup>, il se balade en ville en compagnie de Maurice Wilmotte, le futur grand spécialiste des études de philologie romane, et se surprend à découvrir « en plein pays wallon l'échantillon le plus flamand de toute la contrée, y compris Amsterdam lui-même » (*Onze jours en Belgique*).

Le soir, vers vingt heures trente, il fait son entrée à la Société libre d'Émulation, place de l'Université<sup>2</sup>, afin de parler de ses œuvres devant une assistance des plus maigres — « une trentaine de personnes au plus, sans compter cinq ou six vieux messieurs penchés pour écouter le poète, au balcon surplombant la salle et prolongeant le salon de lecture », selon le mystérieux Pierre de Hors-Château dans son livre *Le Temps des équipages à Spa et Liège* (1942). Le même mystérieux Pierre de Hors-Château précise : « [Verlaine] parle de lui-même, de sa vie, de Paris, de l'art. C'est à peine si on l'entend. Courbé sur la table du conférencier, il marmonne d'une voix sourde, blanche, presque imperceptible. On saisit des bribes : un hommage rendu à la littérature belge, à Verhaeren, Maeterlinck, de Coster, Giraud, Lemonnier..., des aphorismes : “ l'art reste le fruit d'une recherche solitaire ”, des trouvailles, des formules qui baignent l'éclair de l'intuition... Mais les mots se perdent dans le court espace qui sépare la tribune des premiers rangs. » « Et c'est avec une sorte de pitié attendrissante qu'on a écouté ce François Villon du XIX<sup>e</sup> siècle, relate de son côté le journaliste Alfred

---

<sup>1</sup> C'est aussi l'hôtel où descend le commissaire Maigret dans *Le Pendu de Saint-Pholien* (1931) de Georges Simenon.

<sup>2</sup> Aujourd'hui place du 20 Août.

Tilmant dans *La Meuse* datée du 6 mars. » Autant dire que la conférence, derechef, n'est pas un succès.

Par comparaison, Verlaine apparaît plutôt en bonne forme, le 6 mars, au Jeune Barreau de Bruxelles, dans la bâtisse imposante et quasiment pharaonique du Palais de Justice.

Et dire qu'il y a vingt ans il était jugé ici même, condamné et envoyé en prison !

Dans le discours qu'il prononce, il fait une brève allusion à ses anciens démêlés avec les tribunaux belges, avant d'évoquer sa conversion au catholicisme, puis de lire quelques passages de *Mes prisons*, l'ouvrage sur lequel il travaille en même temps que *Quinze jours en Hollande*. Sans être brillant, et malgré une voix lasse et voilée, il se montre exceptionnellement bon orateur, et le public qui a succombé à son charme si rare et si étrange l'applaudit à tout rompre. Du reste, la presse bruxelloise, enthousiaste, ne se prive de le dire les jours suivants.

Le mardi 7 mars, Verlaine débarque à Gand où, sur le quai de la gare, l'attend Maurice Maeterlinck, flanqué de Jean Casier, un poète aux « vers pieux à faire sangloter un sacristain et se pâmer un bedeau ». Dans *Bulles bleues*, son dernier livre publié en 1948, Maurice Maeterlinck a rapporté la scène : « On fraternise violemment, on l'aide à porter son baluchon, un cabas de tapisserie fatigué. Pas de temps à perdre. Il s'agit de s'installer dans une voiture [...] et en route pour la Taverne Saint-Jean, le meilleur restaurant de la cité où nous attend un magnifique déjeuner commandé par le fils anémié du sénateur presque pontifical. »

Quant à la conférence, elle se tient au Cercle artistique et littéraire de la ville. « Grégoire Le Roy, le sculpteur Georges Minne et moi, raconte Maurice Maeterlinck, tous trois bons boxeurs, nous nous chargeons de la police de la séance qui pourrait être orageuse. La salle est presque comble. Verlaine, présenté par le président du Cercle, s'approche et s'incline dignement. Il y a dans le public quelques ondulations qui nous déplaisent et nous serrons les poings. Il s'assied à la table officielle et lit, en bredouillant parfois, quelques douzaines de vers. Mais bientôt il embrouille les pages, perd le fil des idées, sans perdre la tête. Un joueur de billard de la salle voisine ouvre la porte, écoute un moment, la queue à la main, puis sort avec fracas en murmurant : « Cet homme est saoul. » Nous frémissons,

prêts à bondir, mais devant le calme imperturbable de notre vieux maître, tout se tasse, finit par s'arranger et la conférence se termine sans anicroche et assez honorablement, au bruit d'applaudissements espacés mais distingués. »

Une ultime conférence en demi-teinte, le 10 mars, toujours à Gand, au Palais du gouverneur, une escapade à Bruges en compagnie de Jean Casier (qui n'est pas aussi mauvais poète que le prétend Maeterlinck) et Verlaine rentre à Paris, satisfait de sa tournée en Belgique, sept cents précieux francs en billets de banque dans son portefeuille.

Le tout à présent est de ne pas se les faire chiper par ces deux pieuvres que sont Philomène Boudin et Eugénie Krantz...

(Merci à France Bastia, Marc Danval, Bernard Gheur, Michel Lemoine et Jean-Michel Pochet.)

Copyright © 2008 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Référence bibliographique à reproduire :**

Jean-Baptiste Baronian, *Baudelaire et l'Académie française* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :

<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/baronian100508.pdf>>